

qu'ici, et pour cela il faudra que vous tentiez de vaincre l'aversion que le monde lui inspire ; il faudra venir vous-même à la Pommerie avec lui. Je l'étudierai, je l'examinerai sans qu'il s'en doute, et au besoin nous lui déclarerons nos projets ; mais d'ici-là ce secret restera entre nous deux. Seulement, continua-t-il en baissant la voix avec embarras, si vous avez la bonté de m'accorder parfois des entretiens particuliers comme aujourd'hui, nous pourrions causer de lui, des symptômes qu'il éprouve ; nous ferons à son insu quelques expériences dont vous me communiquerez le résultat, et si ces expériences réussissent, si la célérité est réellement guérissable... Vient-il quelquefois ici, M. Justin ?

— Oh ! rarement, monsieur, et d'ailleurs à moins qu'il ne prenne par les lardes, il est facile de le voir de loin.

— Eh bien ! si vous le permettez, je viendrai quelquefois vous surprendre ici, puisque c'est un endroit que vous préférez ; mais jusqu'à ce que je me sois assuré qu'il existe des chances suffisantes de succès, souvenez-vous, je vous supplie, de nos conventions ; pas un mot à votre frère, pas un mot à Mme de Francheville, que vous devez, m'a-t-on dit, visiter quelquefois. Elle est ma cliente, ajouta-t-il avec intention, et je crains...

— Il suffit, monsieur, dit Zoé avec hésitation, car il y avait dans tous ces arrangements quelque chose de mystérieux dont elle se défait par instinct. Puisque vous mettez à ce prix les soins que vous devez donner à mon frère, soyez assuré que votre secret sera bien gardé. Cependant je vous demanderai une exception en faveur de notre bon vieil ami, M. Sandons, pour qui nous n'aurons rien de caché. Retenu par une maladie, il ne pourra être ici avant un mois peut-être ; mais quand il sera de retour...

— Oh ! d'ici là j'aurai une opinion bien établie sur l'état de votre frère, dit vivement le docteur, et vous serez maîtresse de mettre votre ami dans la confiance. Mais, mademoiselle, continua-t-il en fixant sur elle un regard pénétrant, vous ne m'avez pas parlé de la récompense à laquelle j'aurais droit d'aspirer si le succès venait couronner mes efforts, et peut-être pourrais-je vous paraître trop ambitieux dans mes prétentions.

— Une récompense ! répéta la jeune fille avec exaltation ; oh ! ne craignez pas de demander trop ! Regardez, continua-t-elle en désignant la campagne, tout ce que vous voyez de ce côté ces belles prairies, ces fermes, cette forêt, tout cela est à nous, et tout cela appartiendrait à celui qui aurait élevé mon malheureux frère au niveau des autres hommes en lui rendant la vue ! Nous ne lui demanderions plus que d'être ses fermiers, nous lui abandonnerions avec joie toute cette fortune qui est notre aujourd'hui, et nous croirions

encore lui devoir une reconnaissance, un dévouement, une affection...

— Vous ne me comprenez pas, mademoiselle, et c'est mal reconnaître mon zèle que de chercher à l'exciter par de pompeuses considérations de fortune et d'intérêt. La récompense à laquelle j'aspire est plus digne de vous et de moi.

— Zoé ! s'écria une voix forte à quelque distance.

La jeune fille tressaillit.

— C'est Justin ! dit-elle tout bas. Eloignez-vous sans bruit. Peut-être...

— Zoé ! répéta la voix qui se rapprochait, avec qui donc cause-tu là bas ? il m'a semblé que tu n'étais pas seule.

## V.

.....

La riche habitation de la Pommerie que Mme de Francheville occupait depuis quelque temps, n'était pas à beaucoup près aussi agréable par sa situation que celle de Grandpré, bien que par sa grandeur et ses dépendances elle valût près du double. C'était un vaste édifice, vieux et sombre, perdu entre cour et jardin, au milieu de maronniers gigantesques qui empêchaient de le voir à quelque distance et qui devaient intercepter à ceux qui l'habitaient la vue sur les campagnes environnantes. La vallée dont il occupait le fond était entourée de collines nues et stériles qui de tous côtés bornaient l'horizon. — C'était donc un séjour assez triste, et on ne concevrait pas qu'une femme habituée au bien-être et aux riantes images comme Mme de Francheville eût consenti à venir s'enterrer dans cette solitude, sans quelques motifs impérieux dont elle seule peut-être avait le secret.

Une route de quelque importance descendait en serpentant d'une des collines et venait passer devant la grille même de la Pommerie. C'était un avantage dans la position de cette maison isolée et silencieuse ; aussi avait-on cherché à le faire valoir en construisant sur le bord de ce chemin, de chaque côté de l'entrée principale, deux pavillons assez élégants, l'un à l'usage du jardinier. L'autre, un peu plus grand destiné à servir de belvédère ou même d'habitation en cas de besoin. Là du moins on avait un peu plus d'air et de lumière que sous le dôme de feuillage qui étouffait l'édifice principal. C'était ce pavillon qu'occupait l'intendant de Mme de Francheville en l'absence de la maîtresse de ce domaine, c'est à-dire presque toujours.

Or, un mois environ après les événements qui nous ont occupés jusqu'ici, un voyageur à cheval suivait, vers le milieu du jour, le chemin dont nous venons de parler et se dirigeait lentement vers la Pommerie. C'était un vieillard faible et pâle, qui semblait avoir à peine la force